

LES LIENS DU SANG

Aux premières lueurs du jour, à l'heure où dort encore le vent et gonfle toujours la mer, rien ne vient troubler le nuage de brume qui flotte au-dessus de l'eau. Rien, excepté moi.

Les miens dorment après une nuit infructueuse passée à chercher du saumon. Je regarde leurs corps remonter de concert jusqu'à la surface afin de se gorger d'air et, flânant tout près d'eux, je roule sur moi-même, le ventre tout contre la frontière qui sépare mer et ciel. Chaque battement de ma queue forme des cercles qui perturbent l'étendue d'eau calme. Ces ondulations viennent à leur tour effleurer le brouillard qui s'élève en un tourbillon devant moi puis disparaît, comme pour ouvrir la voie à une créature titanesque, à la montée des vagues ou encore à une tempête.

Je ne suis pas si impressionnante que ça. Pas encore. Pour le moment, je ne suis qu'une simple fille aînée – ni assez forte pour être chasseuse hors pair, comme Mère, ni assez sage pour m'imposer en illustre guideresse comme Grand-Maman. Je suis bien trop jeune pour endosser le rôle de parent, à l'instar de ma cousine Aquila, et bien trop vieille

pour divertir ma famille comme le font les derniers-nés, avec leurs jeux d'enfants et leur voix au timbre si doux et allègre. Tous me répètent que j'ai l'étoffe d'une grande guideresse. Pourtant, je n'arrive pas à les imaginer me suivre un jour.

Lorsque je danse dans la brume du matin, comme maintenant, rien de tout cela n'a d'importance. Je me retourne pour savourer la sensation de mon aileron qui perce la membrane de la mer et fend le brouillard. Je laisse échapper un grand *tchaaah* par l'évent qui me permet de respirer, au sommet de mon crâne. Par-dessus la crête des montagnes, le soleil commence à se montrer, baignant la mer des Salish d'une lumière dorée. Je me dirige un peu plus en profondeur, vers un monde de noirceur, puis tends la tête vers les cieux pour prendre mon essor. L'emprise de la Terre et le poids de l'eau m'obligent à battre fort de la queue, à coller mes nageoires le long de mon corps. Mais je parviens à bondir dans les airs, et alors je m'imagine changée en mouette, libre de voler parmi les nuages. Je retombe de côté en un arc gracieux, et sous l'impact un essaim de joyeuses petites bulles se met à pétiller. Le *splash* qui retentit me remplit d'une joie sans nom. Lorsque je regagne à nouveau la surface, Grand-Maman est là, qui m'observe.

– La beauté alimente notre esprit, déclare-t-elle.

C'est toujours la même chose avec les guideresses. Ce qu'elles racontent n'a ni queue ni tête. Et dire que j'essayais de ne pas penser à la nourriture. Voilà que notre matriarche me renvoie à ma faim. Je la sens gronder en moi telle une tempête de neige.

– Tâche de te nourrir d'un peu de beauté chaque jour, ma Véga, ma belle étoile, continue Grand-Maman en s'approchant de moi et en me caressant d'un coup de tête. Cela te donnera de la force.

Tout ça n'a aucun sens ! me retiens-je de répondre à voix haute. Car on ne contredit pas une guideresse. Jamais. On la suit, un point c'est tout. Alors, tandis que le reste de ma famille s'éveille, je me lance à la poursuite des derniers filets de brume pour les mordre à pleines dents, dans le doute. Mais ils ne laissent sur ma langue que la sensation d'une fine pluie.

Nous nous rassemblons autour de Mère et de Grand-Maman, à demi réveillés pour certains, mais tous prêts à les suivre.

– Nos chinooks nous reviendront, affirme notre matriarche d'une voix sûre. Comme toujours depuis l'âge de glace.

Elle ouvre la voie et s'engage sur l'un des chemins qui serpentent entre les îles et détroits de notre territoire marin. Mère voyage en tête, à ses côtés. Il n'est pas de chasseuse plus avisée qu'elle. Si elle ne trouve pas nos saumons, personne ne le peut. Et c'est bien elle qui en a le plus besoin, parmi nous. Son ventre s'élargit de jour en jour, et chaque fois que j'envoie une série de cliquètements en sa direction, la silhouette de ma future petite sœur m'apparaît en elle. Cette année a été difficile pour nous. Pauvre, même. Mais les nouveau-nés sont toujours de bon augure, et cette sœur, je l'ai attendue toute ma vie.

Nous nous coulons chacun dans notre rôle habituel. Grand-Maman nous guide. Mère rabat nos derniers-nés,

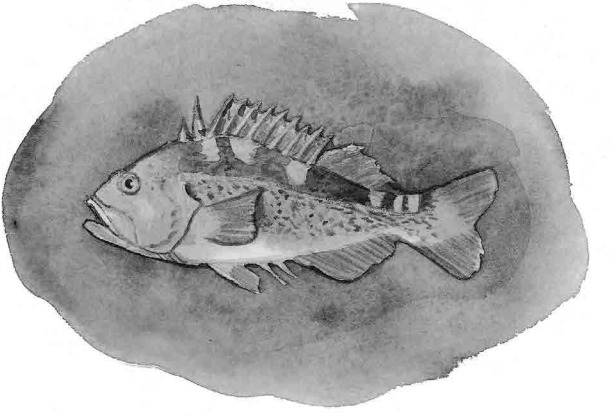
Deneb et Altaïr, en milieu de file, là où l'on peut le mieux veiller sur eux. Oncle Rigel les entoure d'un côté, Aquila de l'autre. Puisque je n'ai pas vraiment d'emplacement attitré, je les suis, ni trop loin afin de tous les avoir dans mon champ de vision et à portée d'oreille, ni trop près pour ne pas détourner leur attention.

Nous avons une de ces allures, lorsque nous voguons ainsi ! L'un après l'autre, nos ailerons coupent à travers l'eau et s'élèvent tel un raz-de-marée miroitant, vif et massif. Les requins se retirent dans les zones d'ombre à notre arrivée. Les anguilles s'enfoncent davantage dans leurs trous. Les mouettes se dispersent. Postés sereinement sur leurs rochers, les phoques posent sur nous des yeux bruns arrondis de surprise.

Toute la journée, Mère envoie des séries de cliquètements sonder les hauts-fonds et les couloirs formés par les voûtes de roche. Dans sa quête de nourriture, elle décrit des cercles autour de pitons rocheux sous-marins et d'îles recouvertes de forêts. Nous cherchons tous. La mer regorge de poissons, mais aucun n'est assez gros, ni assez gras, ni assez riche. Et toujours pas de saumon. La marée ne gonfle plus, mais se replie. Les derniers-nés sont prêts à se jeter sur tout ce qui bouge.

– Du poisson ! Du poisson ! Du poisson ! chante Altaïr tandis que Deneb en débusque un, une créature couverte de piquants, des rochers sous lesquels il se dissimulait.

Pour ma part, j'ai retenu la leçon au sujet de ces bestioles. Aussi, je ne suis pas surprise lorsque quelques secondes plus tard les deux petits curieux recrachent les morceaux pointus, ce qui ne leur laisse plus grand-chose à grignoter.



Et comment leur en vouloir ? Encore une longue journée de chasse qui nous laisse le ventre vide. Le temps pour nous d'atteindre les zones moins pierreuses, aux fonds lisses, le soleil se couche déjà. Je distingue une paire d'yeux qui clignent dans la vase, et m'arrête de crachoter des bulles afin d'aspirer une grande quantité d'eau. Personne ne peut estimer le calibre d'un poisson à la taille de ses yeux, mais dans mon esprit celui-ci est assez gros pour tous nous sustenter. J'expulse l'eau de ma bouche, et la créature est projetée hors de sa cachette boueuse. En un éclair, elle est à moi. Je la croque jusqu'à entendre son tronc craquer. Tous les poissons possèdent un tronc osseux, et lorsqu'on le brise ils cessent de se débattre. Je secoue ma proie afin de la débarrasser des résidus de sable et de boue.

Elle n'est pas bien grosse. À peine de quoi faire une bouchée. Je laisse échapper une grosse bulle pleine de tristesse, puis remonte à la surface reprendre mon souffle. Deneb découvre ma prise avant les autres, collé de près par Altaïr.